

Agencer la délicatesse à sa plastique Martin Dufrasne

Guy Sioui Durand

Numéro 71, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, G. (1998). Agencer la délicatesse à sa plastique : Martin Dufrasne. *Inter*, (71), 48–49.

AGENCER LA DÉLICATESSE

Chez moi, plus tard

Je regarde souvent le gros pot de cornichons sur une étagère dans ma cuisine. Il y a plusieurs mois déjà, ce pot figurait avec plusieurs autres dans une des deux vitrines qui donnent sur la rue Du Pont à Québec, où loge Le Lieu, centre en art actuel. Son couvercle est numéroté et signé Martin DUFRASNE. Les cornichons auront été un fragment dans la manœuvre que l'artiste a réalisée.

C'est à dessein que j'emploie le terme de manœuvre artistique plutôt que celui d'installation ou de performance.

L'installation au Lieu : en vitrines et en vrac de patates

Martin DUFRASNE écrit dans l'espace avec pour crayons les stratégies actuelles des arts visuels. Il va d'abord utiliser les grandes vitrines qui donnent sur la rue. L'essentiel de son propos d'art, on le verra plus loin, s'y trouve étalé. On peut déjà saisir une tension imprécise entre les deux vitrines. La première près de la porte d'entrée offre au regard de gros pots de cornichons empilés tandis que la seconde étale une grande photographie couleur qui accroche tout passant !

À l'intérieur, DUFRASNE va, si l'on peut dire, bâtir dans le bâti. Encore là l'artiste, pour celles et ceux qui ont pu côtoyer ses installations précédentes, va utiliser notamment des éléments d'une « grammaire » architecturale et l'usage des matériaux qui le sollicitent comme le plastique et... les patates ! Similicuture et agriculture, pourrait-on renchérir.

Ça ressemble à une architecture dans le site. Nous sommes face à une sorte d'atelier-établissement très bas à la mode japonaise. Et, si l'on se fie à l'escalier montant à la hauteur du faux mur érigé, l'espace se situe dans un sous-sol. Dans l'underground des tubercules. De l'autre côté de ce faux mur, il a empilé quelque 6000 livres de pommes de terre rouges. Eh oui, des patates dont le sommet de l'amoncellement

laisse voir de gros tubercules enfilés sur du fil de fer, tel un collier. À l'autre extrémité de cette « cuisine d'art », on retrouve un empilement de sacs de plastique transparents. D'ailleurs, deux grands rideaux faits du même plastique complètent ce qui sera la scénographie de la performance qu'il s'apprête à faire en ce soir de vernissage. Tout est donc en place ce jeudi 20 h 20 pour que l'artiste « active » *Agencer la délicatesse à sa plastique*. Mais de quoi s'agit-il donc ?

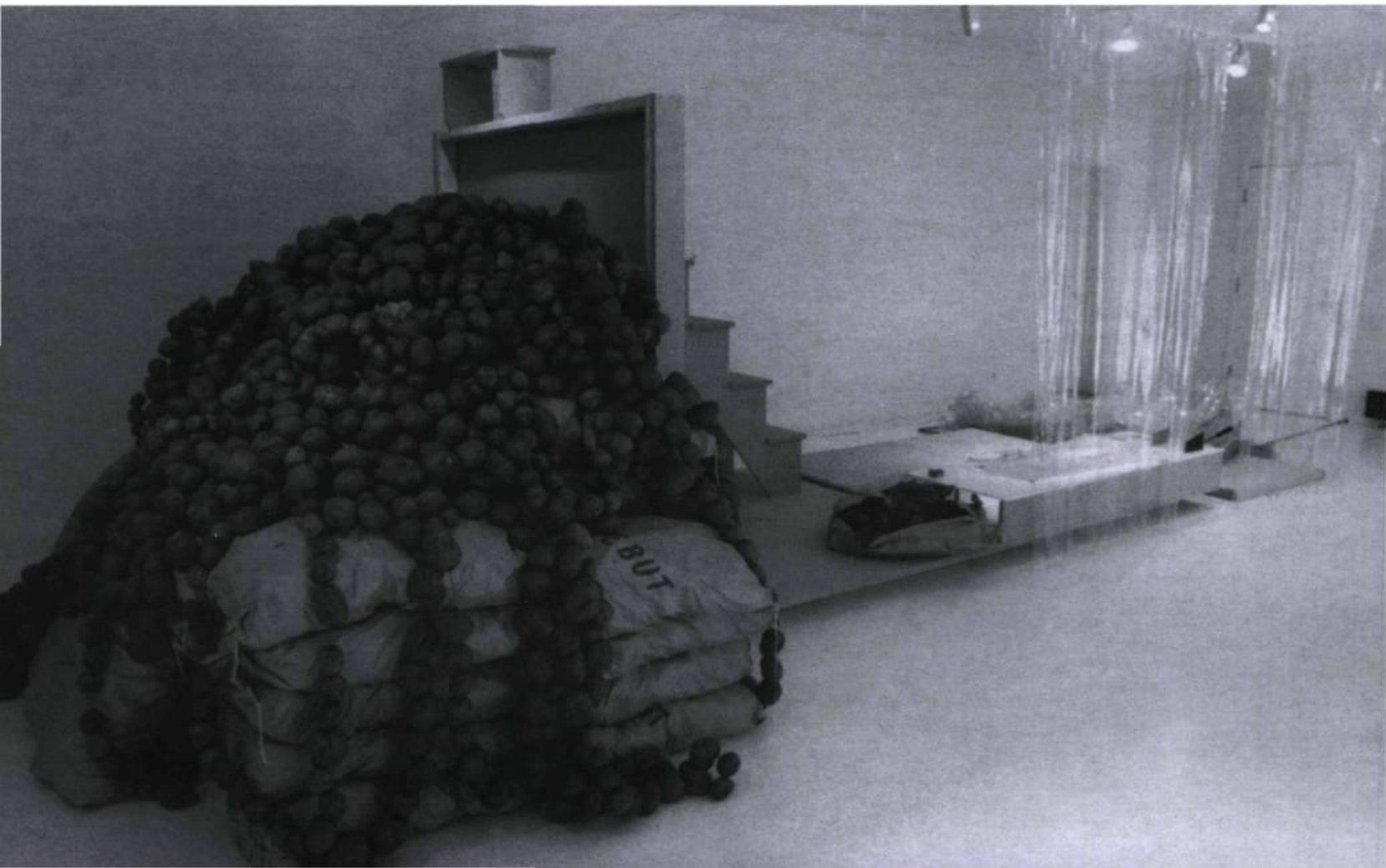
La performance sur le tatami

Martin DUFRASNE est vêtu d'un tablier plastifié, de la même texture et de la même couleur chair que le recouvrement des matelas. Il porte des gants en latex. L'artiste entreprend de ciser systématiquement, avec lenteur et précision, quatre de ces grossiers tubercules. Sous les coupes, ils se métamorphosent progressivement en diamants. Comment ne pas voir dans ces transformations par la délicatesse une allusion aux fables et contes pour enfants, comme cette grenouille devenue un prince, le charbon muté en diamant, l'informe graine en magnifique fleur, la laide chenille en papillon multicolore, le laideron en beauté aguichante ? Le performeur les enfouit ensuite sous les sacs aussi en plastique, transformés en matelas pour l'occasion et sur lesquels il se couchera à la toute fin. On devine encore que la patate/diamant deviendra un pois embarrassant, comme dans le conte où la princesse, même sous une pile de matelas, le sent et s'éveille courbaturée.

Ce passage de la pomme de terre non conforme aux standards de la vente au diamant détermine une des trames significatives d'*Agencer la délicatesse à sa plastique*. Qui plus est, ces instants de l'art en actes-performances correspondaient à la tension entre les deux vitrines. Mon regard oscille à nouveau des pots de cornichons aux formes rébarbatives vers la grande photo couleur où une très belle femme porte effectivement au cou un somptueux collier de perles. L'énigme persiste.

Trois semaines de manœuvre ponctuée de transactions. En fait, l'essentiel de tous ces fragments en actes ou installés, leur signification réelle, réside en une série de transactions que l'artiste a menées avec différents individus avant son séjour. En cela, installation en actes et performance vont se trouver débordées par ces transactions. Elles deviendront des séquences d'une réelle manœuvre artistique. Qui dit manœuvre dit aussi création qui s'imisce dans la trame sociale mais en un agenda incontrôlé. Une sorte de place au hasard. Ça tombait bien en cette année de remémoration de ce manifeste d'il y a cinquante ans qui en appelait à la magie (*Refus Global*). Ainsi Martin DUFRASNE aura entrepris une série de rencontres ; parlons, en fait, de transactions d'art. Chaque fois l'artiste entreprend de dialoguer avec des gens généralement éloignés et peu familiers avec l'univers de l'art actuel. Il tente de leur expliquer son travail. Il leur dit qu'il est un artiste. Son travail artistique prend la forme d'installations et de performances. Il explique que ces actes d'art, puisqu'il ne s'agit ni de peinture sur toile ni de sculpture sur socle, ont souvent lieu dans des manifestations et des endroits pour un petit milieu d'initiés. Ça s'appelle les centres d'artistes autogérés. Son but est que ceux à qui il parle deviennent ses complices actifs dans son œuvre. C'est pourquoi ces invitations transforment déjà par leur interactivité ce qui ne serait qu'une installation, le genre en vogue, et une performance comme animation pour la soirée de vernissage.

Dès lors il y a manœuvre, action artistique qui ne se cantonne plus dans une salle (comme celle du 345 rue du Pont), dans un genre (comme la performance du vernissage) ou dans un programme d'activités (comme la fête promotionnelle de la revue *Inter*). La manœuvre existe à leurs marges. Ici, elle commence dès la première transaction. Elle lie ensemble les fragments du projet, à savoir l'installation et la performance. Or la manœuvre a quelque chose d'aléatoire. Les imprévus, les incompréhensions, les refus même font partie du processus.



À SA PLASTIQUE

par Guy SIOUI DURAND

Ces transactions, en apparence périphériques, signalent donc les pistes de sens de ce que l'artiste, comme je l'ai dit, donne à voir (l'amas de pommes de terre, les pots de cornichons dans une vitrine et le poster dans l'autre) et à vivre (sur le tatami qu'il a confectionné, l'artiste qui sculpte en gestes délicats, précis et lents les gros tubercules informes pour qu'ils deviennent des diamants, etc.). Voyons comment et pourquoi.

Transaction 1 [l'obtention de 6000 livres de pommes de terre]

Pour son installation, Martin DUFRASNE a commandé à un copain chez un producteur d'Alma au lac Saint-Jean la livraison de 6000 livres de grosses pommes de terre rouges. La transaction concernait l'utilisation de ce stock jugé impropre à la consommation, parce qu'aux formes trop grosses et inesthétiques selon les critères du commerce et du marketing au détail. La plastique de ces tubercules qui n'est pas adéquate pour la vente, l'artiste entend d'abord de l'ajuster au monde de l'art — tout comme les cornichons qui souvent ne décorent que les vitrines des *délicatessens* ethniques en métropole — pour ensuite réhabiliter la nature comestible de ces patates. Il a ainsi refilé plusieurs poches de patates au cuisinier de la soupe populaire voisine du Lieu. Tandis que Le Lieu conserverait les patates-diamants sous surveillance, comme on va le voir, les démunis pourraient s'en nourrir. On méconnaît souvent l'univers des choses, comme l'histoire de la patate, ses variétés, ses conditions de pousse et de récolte, sa mise en marché, etc. DUFRASNE excite la curiosité. Et l'utilisation de ces tubercules rejetés en dit long sur le gaspillage de la nourriture au nom de critères esthétiques, d'une plastique aguichante pour vendre. Transaction liant agriculture et culture.

Transaction 2 [ou l'escorte ratée]

Dans le mail Saint-Roch, Martin DUFRASNE parcourt les petites annonces du journal. Depuis un téléphone public, il tente de rejoindre et de convaincre un prostitué de lui servir d'escorte lors du vernissage dans quelques heures. Deux mondes s'entrechoquent. Ce ne sont pas les mêmes finalités d'usage, de fonctions, bref d'ajustement. Ajuster la délicatesse à sa plastique se double ici de rapports identitaires, personnels même. On peut supposer un identique miroitement trouble lorsque l'on regarde le beau mannequin tout de bijoux serti photographié et qui apparaît dans la vitrine. Est-ce l'artiste, son côté féminin ? Au contraire, celui-ci n'est-il pas dans un des boccas, en forme de cornichon phallique ? Échec. Mais un autre personnage sera présent.

Transaction 3 [ou le gardien discrètement (1) vigilant (?)]

Tout au long du vernissage jusque tard en soirée, alors que les habitués fêtaient encore, un gardien de sécurité veillait. L'artiste l'a expli-

citement embauché pour garder les diamants, ces bijoux d'art issus du travail en performance. L'artiste a taillé les grosses patates rouges informes en diamants. Similiréalité ? Il y a un réel mécanisme économique de valeur-refuge somptuaire et d'apparat dans le diamant qui exige, dans les mines, les bijouteries et aux domiciles des gens riches, des mesures de sécurité. Ce mécanisme s'est trouvé transposé symboliquement cette fois dans la non-valeur économique de l'art-performance, des contes pour enfants, des produits non conformes aux normes de consommation.

Transaction 4 [ou du Tam-Tam café en passant par le mail, quand le conférencier et son audience populaire s'arrirent à la manœuvre]

Le premier soir d'*Agencer la délicatesse à sa plastique* je me retrouve à discuter entre le Tam-Tam café (un centre communautaire où l'Université Populaire de Québec m'a invité pour parler des rapports entre l'art et les publics, l'art et les combats sociaux) et Le Lieu. J'ai proposé aux gens venus m'entendre que l'on sorte, que l'on arpente la rue Saint-Joseph et le mail Saint-Roch pour parler de l'architecture sociale du quartier tout en allant au Lieu, sur la rue du Pont, ce centre d'artistes subventionné où un artiste de Chicoutimi s'apprête à faire une performance. Une transaction de complicité entre les deux organismes, le premier engagé socialement auprès des démunis, le second spécialisé dans l'art expérimental.

Transaction 5 [ou la fête des vingt ans de la revue Inter au bar l'Inox en polaroïd]

Le dernier jour de l'installation d'*Agencer la délicatesse à sa plastique* va coïncider avec la fête des 20 ans de la revue *Inter* au bar l'Inox.

Transaction 6 [ou l'attrait excessif pour les pots de cornichons en vitrine]

La veille, Martin DUFRASNE avait rencontré les gens du mail et de la rue du Pont, dont plusieurs avaient pu apercevoir quotidiennement les vitrines du Lieu. Il leur annoncera son inten-



tion d'offrir gracieusement plusieurs de ces gros pots de cornichons qu'il a pris soin de numéroter et de signer comme le fait tout artiste pour ses œuvres. Belle intention. L'engouement sera tel que l'artiste sera submergé. La demande sera trop forte, puisqu'il avait réservé plusieurs de ces pots aux gens venus à la fête d'*Inter*. Un certain tollé aura lieu. La plastique en vitrine l'a-t-elle emporté ? L'indélicatesse du manque, du nombre limité des pots devenait soudainement évidente. Autre imprévu de la manœuvre d'art.

De retour dans ma cuisine

C'est ainsi que dans ma cuisine, comme chez quelques autres, prend place un pot de cornichons signé Martin DUFRASNE. Quelquefois je crois y apercevoir la plastique d'une grosse



Pendant trois semaines, les vitrines du Lieu s'animent de l'empilage des pots de cornichons signés dans l'une (des cornichons aux grossières formes sexuelles de pénis), et dans l'autre de la photo couleur de la jolie mannequin aux bijoux (la plastique féminine désirable). Ne livrent-elles pas deux facettes de l'identité (de l'artiste) ? À l'Inox, l'artiste va inverser tout cela. Munis d'un appareil polaroïd produisant, comme on le sait, des photographies à développement instantané, Martin DUFRASNE et son complice Carl BOUCHARD ont offert à plusieurs des sympathisants à la revue (dont moi-même) d'échanger une photographie et d'accepter en don un des pots de cornichons.

Imaginez. La grande photo en vitrine publique rapetissait, se transformant en photographies pour album privé, mon image se substituait à celle du mannequin et le cornichon passerait lui aussi du centre d'art public à la résidence privée.

L'ajustement de la délicatesse à la plastique passait encore par une transaction à échelle humaine, ces rencontres qui, pour l'artiste, demeurent le cœur de toute manifestation d'art.

ou bien est-ce le regard de ce gardien surveillant l'une d'entre elles sculptée en diamant ? Et ce coup de téléphone pour une escorte fantôme ? Conférencier, n'étais-je pas reparti avec un des tubercules pour parler d'art en contexte réel au Tam-Tam café ? Je n'ai même pas eu à me chamailler pour avoir mon pot car j'étais du micro-milieu d'*Inter*. Je n'ai pas non plus mangé de pâté chinois à la soupe populaire. Quand je me souviens de la belle femme de la photo, je pense aussitôt que l'artiste a conservé ma photo en polaroïd. Ah oui, il y avait aussi une architecture installative faite de pommes de terre et de plastique qui accueillait la performance où une vulgaire patate rouge informe était transformée pour la vente en diamant.

Comme quoi, expliquer l'art à un lapin mort ou à un coyote enfermé dans une galerie d'art n'appartient pas qu'à l'histoire de l'art-action ou de la sculpture sociale destinée à nourrir la culture savante. Certaines manœuvres d'art en conservent toujours une éthique sociale.

